

Henry James et le mot manquant

[Philippe Lançon](#)

Paru dans l'[édition 1571](#) du 31 août



C'est la rentrée littéraire. Je vais parler d'écrivains qui n'en font pas partie, puisqu'ils sont morts. Ainsi échappent-ils à cette comédie. Aujourd'hui, ceux qui aiment le théâtre aiment généralement les pièces de Tchekhov. Ça n'a pas toujours été le cas. Henry James, en particulier, ne les aimait pas. Dans un recueil de souvenirs, *The Vagrant Mood* (L'Humeur vagabonde), Somerset Maugham raconte l'une de ses premières rencontres, au théâtre, à Londres, avec le romancier américain, pas encore naturalisé britannique. Une romancière, Lucy Clifford, les accompagne. On joue *La Cerisaie*. La pièce, écrit Maugham, « avait rendu plus que perplexe Henry James, lui dont les valeurs dramatiques étaient fixées par les pièces d'Alexandre Dumas et de Sardou. Au deuxième entracte, il chercha à nous expliquer à quel point toute cette incohérence russe s'opposait à ses goûts français. Cheminant parmi ses phrases tortueuses, il hésitait encore et toujours, à la recherche du mot exact pour exprimer sa consternation ; mais Mrs. Clifford avait l'esprit vif et rapide ; elle devinait le mot qu'il cherchait et, à chaque fois qu'il faisait une pause, le lui fournissait. C'était la dernière chose qu'il souhaitait. Il était trop bien élevé pour protester, mais, sur son visage, une expression presque imperceptible trahissait l'irritation, et il rejetait systématiquement le mot qu'elle lui avait offert, en recherchant laborieusement un autre, et de nouveau Mrs. Clifford le lui disait pour l'entendre aussitôt repousser. Une scène de haute comédie ». Maugham a dû y être d'autant plus sensible que lui-même était bègue.

Elle pose, à mon avis, deux problèmes. Le premier est dû à l'ingénuité du lecteur – du lecteur que je suis en tout cas : comment un génie romanesque aussi fin que James peut-il ne pas apprécier un génie théâtral aussi fin que Tchekhov ? Maugham donne une réponse : le génie créatif est sans rapport avec le goût. Le goût est formé par l'époque, l'éducation, les circonstances ; le génie leur échappe. Mais cette réponse n'arrose pas la fleur bleue qui pousse en moi. J'aime tellement James et Tchekhov que j'aimerais qu'ils s'entendent, comme deux amis qu'on invite chez soi pour augmenter l'amitié, l'admiration, qu'on a pour chacun d'eux. Malheureusement, les choses tournent rarement comme on l'espérait : les deux amis n'ont rien à se dire, quand ils ne sont pas carrément et immédiatement hostiles. Les auteurs qu'on aime sont parfois comme les amis qu'on a : il faut renoncer à les mélanger. Morts ou vivants, on aime des gens qui ne s'aiment pas.

À LIRE AUSSI : [Ernest Hemingway : l'écrivain coup de poing](#)

Le second problème est celui du mot manquant. Tous ceux qui ont fréquenté Henry James ont insisté sur sa manière particulière de s'exprimer, de s'enfoncer dans les phrases, comme une bête dans la jungle, à la recherche de l'expression parfaite : celle qui restituerait la nuance exacte de la sensation, de l'idée, du sentiment qui passe. Tous affirment que son style est l'écho de cette recherche perpétuellement inassouvie. Certains, comme Edith Wharton, pour le célébrer. D'autres, comme Maugham, pour le critiquer. Ce que James savait, c'est qu'on ne peut pas plus fixer le mouvement intérieur de la vie humaine qu'on ne peut attraper un nuage : la vie est faite de mots manquants. Mais James le savait si bien, si intimement, qu'il s'est approché d'eux comme personne. Maugham regrette qu'il ne soit pas plus réaliste. Il pense que personne ne sent ou n'agit comme les personnages de James. J'ai plutôt l'impression, quand je lis par exemple *Les Ambassadeurs*, que personne n'a jamais aussi précisément formulé ce qu'on sent ou prétend faire. Le lecteur de James assiste à la recherche obstinée et insatisfaite de l'intériorité des personnages de James, comme un apprenti chercheur dans un labo. Il a l'œil sur le microscope, mais il sent qu'il n'est pas au niveau. Cette sensation l'élève comme lecteur, peut-être comme individu. James n'est pas réaliste, car il est au-delà du réalisme, là où l'infiniment petit rejoint l'infiniment grand.

On comprend bien pourquoi, après *La Cerisaie*, il a été agacé par ce bouche-trou qu'était Lucy Clifford, aussi subtile soit-elle. Si lui ne trouvait pas le mot qu'il cherchait pour exprimer une impression, ce n'était certainement pas pour que quelqu'un d'autre le fasse à sa place. Ce mot, le mot ultime, il ne voulait peut-être pas le trouver, puisqu'il n'existait pas. L'écrivain tournait autour, en cercles de plus en plus étroits, pour éclairer son absence.